

**Le langage
Parole ou discours ?**

Henri Maldiney

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d’auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l’objet d’une demande d’autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l’auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Pourquoi cette question aujourd'hui ? Parce que l'inflation contemporaine de la notion de discours pervertit le sens et l'essence de la parole.

Et d'où le prenez-vous ? Tout ce qui dans le langage n'est pas le système même de la langue, mais sa mise en fonctionnement dans une parole actuelle, constitue justement le discours. Tous les linguistes en sont d'accord. Le discours n'est autre que la parole en son état de rigueur. Pourquoi rompre leur équivalence au bénéfice d'une opposition fallacieuse ?

A cette question, je répondrai par une question : Quand vous traduisez le début du prologue de l'Evangile de Jean, il importe peu que vous lisiez : « Au commencement était le Verbe » ou « Au commencement était la Parole », mais oseriez-vous traduire : « Au commencement était le discours »? Vous ne le pouvez pas, parce que justement le discours ne peut pas être au commencement. Et pourtant, chaque fois que vous prenez la parole, votre parole est vaine si elle n'est pas une parole effectuant dans laquelle se tiennent les choses qu'elle suscite, et si vous n'êtes pas en elle au commencement, libres pour l'existence.

Aujourd'hui, il n'est partout question que du discours. Tout est, non pas seulement matière à discours, mais matière du discours, comme serait matière de l'architecture (sans avoir d'autre lieu d'être) le granit de la montagne. Le discours est le lien et le lieu universel. D'où ces expressions qui aujourd'hui font loi : le discours de la guerre, le discours de l'Etat, le discours de

la religion, le discours de la philosophie, avec ses variations : le discours de Platon, le discours de Hegel, le discours de Nietzsche ou celui de Heidegger.

Invulnérable à toute atteinte du dehors qui n'est que bruit et rumeur où l'on peut indifféremment tout entendre, le discours vit et s'engendre lui-même par la seule métamorphose de ses signifiants. La reprise d'un signifiant dans un autre registre aboutit à l'émergence d'une signification inédite. Le discours se ressource par métaphore.

A l'être de la parole qui est existence, donc exposé au péril des rencontres, se substitue la cohérence d'une chaîne symbolique qui identifie la raison des choses à sa propre consistance. A mesure que le discours se modifie, le monde se mondifie. « C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*hic et nunc* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence »¹. C'est du discours que les choses tiennent leur signification et leur distribution. Il ne s'agit pas de nier que le langage soit le grand plasmateur du monde humain, mais de savoir comment il l'est. Il est certain qu'avant nous et en nous, comme dit Heidegger, *la langue parle*. Mais son rapport avec la parole reste encore indéterminé.

Pour la doctrine actuellement régnante du discours, son rapport à la langue est clair : le discours est la langue mise en fonctionnement, et c'est elle qui tisse le monde de l'homme, le seul où il soit homme, *reliant* tout ce qui se passe dans la *religion* d'un réseau symbolique qui transcende le principe de réalité.

De quand date cette humanisation ? Ici se fait jour une alliance essentielle - la nouvelle alliance - où s'unissent les deux maîtres-mots de notre époque : le discours et le désir. La naissance de l'homme à soi date du moment, reconnu par Hegel, où il n'est plus absorbé dans l'objet jusqu'à s'y oublier, mais où au contraire il l'absorbe, l'assimile, l'introjecte et où le moi devient conscient de soi dans le désir. « L'objet du désir immédiat » est cet être autre que vise la conscience mais qui, réfléchi en soi-même, lui résiste et la nie; il est « *quelque chose de vivant* »², dont l'indépendance est opposée au moi comme son négatif et doit être par lui supprimée. « La conscience de soi est certaine de soi-même seulement par la suppression de cet autre qui se présente à elle comme vie indépendante ; elle est désir. Certaine de la nullité de cet autre (parce que justement elle le dévore, le consomme), elle pose pour soi cette nullité comme sa vérité à elle, anéantit l'objet indépendant et se donne par là la certitude de soi-même comme certitude vraie »³.

Qu'on remarque bien ici ce qui précisément y est en oubli : la transcendance de l'autre, l'impossibilité de son visage, que mon regard, comme dit E. Levinas, ne saurait capter. L'autre, en son opacité irréductible à toute transparence, à toutes mes tentatives de transparence, l'autre que je ne peux pas traverser m'apparaît comme la réfutation de mon pouvoir, il m'aliène de mon pouvoir de pouvoir. Aussi est-il le seul que je puisse vouloir tuer. La vanité de ce meurtre éclate dans la dialectique du désir. Le désir meurt d'être satisfait. Or le désir est désir de lui-même. Il veut sa perpétuité, comme la volonté de puissance selon Nietzsche. D'où la nécessité où le moi se trouve de ressusciter l'autre pour pouvoir sans cesse, derechef, l'anéantir et se rendre certain de sa nullité, et par là gagner sa conscience de soi.

Ici se manifeste l'essence du désir. Le désir est un *manque à être*. Mais qui, dans l'acte de sa satisfaction, s'interprète lui-même — ce qui est d'une conséquence infinie — comme *manque à avoir*⁴. Or, ce manque à être du désir a son corrélat dans le manque à être du langage. Qui

1 Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in : *Ecrits*, Paris 1966, p. 276.

2 Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, traduction de Jean Hyppolite, Paris 1947, p. 148.

3 *Ibid.* p.152.

4 L'identification, au sein du manque, de l'être à l'avoir situe bien la déchéance d'un désir qui assimile l'autre à un objet. L'équivoque est favorisée par l'usage courant de la langue. Le français traduit en effet par le même mot : *désir*; deux mots allemands de sens très différents : *Wunsch* et *Begierde*, l'un propre au vocabulaire de Freud et l'autre à celui de Hegel. Tandis que *Wunsch* (avec son sens optatif de souhait), exprime une ouverture à l'altérité et comporte un appel à l'autre dont on attend qu'il réponde (même à ce qu'on n'attendait pas), *Begierde* se rapporte à un objet visé qu'un sujet tend à assimiler : l'être de l'autre désiré y est prédéterminé dans la forme de l'objectivité. La dialectique du

possède le mot n'a pas la chose. Les deux manques sont unis par la même antithèse de la présence et de l'absence. Quand le mot est là, la chose n'est pas là. En disant *la fleur*, je nomme, comme dit Mallarmé, *l'absente de tout bouquet*. Les grammairiens arabes appellent ce que nous nommons la troisième personne, celui dont nous parlons ou cela dont nous parlons, *l'absent*.

Mais il y a plus. Le discours — son nom l'indique — est un cours, un écoulement dans lequel les termes sont séparés (dis, *dia*), chacun ne se présente que lorsqu'un autre s'absente, et il s'absente à son tour. Ils occupent, à chaque fois, chacun, la place. Aussi Lacan parle-t-il de *l'être évanouissant* du mot, qui se rapporte par conséquent à l'être évanouissant de l'objet du désir dans le moment qu'il est anéanti (consommé). Mais Lacan ajoute (après Hegel) que dans cet évanouissement du mot disparaît aussi son *hic et nunc*, son maintenant, le maintenant de sa singularité, et que dans cette disparition de sa singularité ponctuelle le symbole (le mot) trouve la permanence du concept.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

sadisme, par exemple, s'entretient de l'équivoque entre *Begierde* et *Wunsch* qu'elle échoue, dès l'origine, à faire tenir ensemble.